



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Camille Lemonnier**

**Lemonnier, Camille**

**Bruxelles, 1903**

Le Beffroi de Bruges

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61155](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61155)

## LE BEFFROI DE BRUGES



Après avoir vécu un certain temps des mélancolies et des grandeurs de cette ville captivante entre toutes, on ne se résigne pas à la quitter brusquement. Un attrait irrésistible ramène vers elle et fait désirer de la revoir une dernière fois, comme, au moment de quitter la chambre où, sous la clarté des cierges, repose aux plis du linceul un être longuement aimé, on soulève le drap mortuaire pour s'emplir les yeux d'une contemplation suprême. Du haut du beffroi nous apparaîtra donc, dans un large coup d'œil d'ensemble qui sera notre salut de départ à Bruges, la cité chimérique où les yeux se distendent à des visions qu'ils ne perçoivent point autre part.

L'entrée de la tour n'est pas banale : au tintement de la sonnerie qu'il faut agiter pour faire apparaître le gardien, il semble que des répercussions se sont prolongées dans le vide de l'immense cage ; et les pas de l'homme traînant sur les dalles, de l'autre côté de la porte, ont une douceur sourde et voilée qui fait penser à quelque esprit descendu pour vous ouvrir.



La clef a tourné dans la serrure, cette grande clef du mystère que le concierge retire aussitôt après, comme un geôlier qui, sous les verrous, garderait les siècles prisonniers. Un doigt vous montre alors, dans un trou noir, les premières marches d'un escalier sur lesquelles expire une pâleur de jour, et ce geste est comme un adieu des vivants au moment de s'engager parmi les morts.

Puis l'ascension commence.

Une fois entré dans la spirale qui toujours tourne et monte, ne s'arrêtant plus que là-haut, en plein ciel, sans paliers pour se reposer, avec de rares meurtrières à travers lesquelles un rais de lumière s'étrangle comme un voleur entre les battants d'une porte, on est bien, en effet, dans la région des ombres. Impossible de se dérober à l'impression sévère qui s'empare de la pensée. Il semble que cette spirale qui monte dans la clarté des espaces plonge par en bas dans les ténèbres et qu'on va voir tout à coup, au fond de cette nuit amoncée, apparaître, comme ces soldats qui gardaient le tombeau du Seigneur, les reîtres espagnols endormis autour du corps supplicié de la vieille métropole.

A mesure qu'on s'élève, une rumeur lointaine, comme la respiration sensible d'un grand poumon, descend par saccades rauques, emplissant les oreilles d'un bourdonnement intermittent. A cette distance, ce n'est qu'un grondement confus, une trépidation vague des marches sous le pied, le bruit roulant d'une rafale où viennent expirer les autres bruits.



Quelquefois, une porte se rencontre sous la main ; on croit enfin arriver au jour ; on pousse le battant, mais on n'a sous soi qu'une ouverture, béant à pic sur quelque salle démesurée qui prend toute la largeur de la tour et se suspend dans le vide comme un nid pour des oiseaux géants. Deux cents marches et la gigantesque vis se déroule toujours, gironnant dans la nuit qui semble redoubler. A présent, une autre sensation envahit l'esprit, une fièvre de monter toujours plus haut et plus vite, comme un besoin d'escalader l'énorme mur d'ombre contre lequel, pareille à une échelle, la tour est posée et qui de son chaperon doit nous laisser voir enfin la gloire et la lumière des siècles. Par moments, un froissement d'ailes trouble le silence de la montée : c'est une chauve-souris dérangée dans son sommeil et dont le vol mou frôle le pèlerin de ces catacombes en hauteur.

A la trois-centième marche, la rumeur sourde qu'on entendait tout à l'heure s'enfle, grandit comme le choc d'un battant de cloche qu'on aurait au-dessus de soi, dans ce bleu qui ne s'aperçoit point encore et auquel l'âme, ployante sous toute cette nuit entassée, aspire comme à une délivrance. Des grincements de rouages en mouvement, des sonorités de cuivre semblables à des éclats de trompette encore voilés commencent à percer dans ce tonnerre roulant d'en haut. Puis les bruits se meurent dans une vibration, un souffle qui va se perdant au fond de l'entonnoir ; et de nouveau le silence se refait, interrompu seulement par la retombée régulière des pieds qui se lèvent sans trêve.



Brusquement, les degrés de pierre s'interrompent, font place à un petit escalier de bois : on touche à la plate-forme des cloches. Et la commotion est étrange de "sentir" en ce moment la venue de quelqu'un qui descend vers vous, de l'autre côté de la nuit ; on n'entend encore que des pas lourds, comme assourdis de sommeil et de ténèbre ; puis le bruit se précise ; les degrés de l'escalier gémissent ; une ombre apparaît, grandit, devient un visage humain, souriant et clair. C'est le veilleur de la tour qui vous accueille au seuil de sa demeure éthérée. Cette voix qui se fait entendre et dont les paroles, à peine perceptibles dans le vent qui souffle à cette hauteur, bourdonnent comme un essaim de mouches éparses, cette rencontre d'une créature de chair et d'os au sortir des longues obscurités de la montée, sur ce pont de bois qui semble enjamber l'espace, ne s'oublie pas et tiennent de l'impression de quelque vision surnaturelle sortie du fond des airs.

Encore un effort et vous aurez pris pied sur le plancher solide où, en pleine région des oiseaux, ce Siméon Stylite perché au haut du Beffroi surveille les horizons et, de quart d'heure en quart d'heure, sonne le temps au-dessus de la ville. Ce veilleur qui jamais ne chôme et, la nuit comme le jour, sans broncher d'une seconde, tire la petite corde au bout de laquelle s'agite la cloche, a quelque chose de l'inexorabilité des fatalités. C'est l'homme-horloge de la cité, le régulateur de ses destinées, en même temps que la prunelle d'Argus fixée à tous les



points cardinaux et guettant le point rouge des incendies dans les lointains. Quand, d'en bas, le passant atterré dans les rues, l'ouvrier des banlieues regagnant son gîte, aperçoit aux six fenêtres de la tour la lumière fixe de la petite lampe, il croit voir briller derrière la vitre l'œil même du veilleur. Et, si près de l'Infini, l'humble fonctionnaire qui, bonasse et terrible, joue le rôle du Temps, constamment tourne et retourne son sablier, versant l'Eternité en petite pluie d'heures, de quarts et de demies, à la tourbe humaine qui tout là-bas s'agite, comme une poussière noire roulée par le vent, dans la profondeur illimitée d'un puits. Une cabine avec deux bancs dans le mur, un petit poêle dont le tuyau fait au dehors un coude qui, vu de la place, ressemble à un imperceptible crampon de fer, une planche sur laquelle s'entassaient des ustensiles de cuisine, une armoire et deux ou trois sièges pour les visiteurs suffisent à cette existence d'aéronaute échouée dans la nuée.

L'homme n'est pas seul, d'ailleurs ; ils sont là trois qui se relayent en leur veille sans trêve, chacun ayant son temps de faction, sentinelle perdue aux confins du ciel, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents... Et, comme pour tuer ces heures qu'ils sonnent incessamment et qui tuent leurs frères terrestres plus sûrement que si, archers embusqués derrière les aiguilles de la grande horloge comme derrière des créneaux, ils les visaient à coups de flèches, ces trois suppôts de la mort, bons diables et pauvres hères, piquent l'âlène,



rapetassent le vieux et ajustent le neuf pour leurs clients d'en bas. Figurez-vous ce pan-pan de cordonnier s'entremêlant aux ronflements de l'ouragan pendant les nuits d'hiver et aux battements d'ailes des oiseaux de mer heurtés contre les vitres par les rafales ! Singulière, en vérité, doit être la sensation de se chausser d'escarpins fabriqués par ces fils du ciel dans leur barque battue des roulis de l'infini, quand la tempête, bon sonneur, se pend aux cordes des cloches et les met en branle aux nuits d'équinoxe !

Un vaisseau en plein océan ne reçoit pas plus de chocs que cet habitacle trépidant aux secousses des aquilons : à certains moments, on perçoit nettement comme la poussée d'une force irrésistible, de toute une masse d'air battant la tour du poids d'une montagne. L'énorme pilier bouge alors, semble osciller, mugissant sous l'effort des vents, avec des râles rauques et déchirés, des lamentations, des appels de voix humaines s'étranglant aux meurtrières, pendant que seul, perdu dans ces fracas sous le vacillement de sa lampe qui charbonne, le veilleur continue à clouer à petits coups de marteau ses semelles, s'interrompant seulement en cette grave besogne pour remuer sa cloche ou bourrer d'une pelletée de charbon son poêle. Une minuscule horloge, grosse comme le poing, rythme de son tic-tac le calme travail de l'homme et, dans cette cambuse battue par les volées d'ouragan comme les nefis errantes par les paquets de mer, semble être la res-



piration sensible d'une conscience tranquille.

La chambre des veilleurs s'ouvre par six larges baies sur l'espace et ces baies sont pareilles à des cadres dans lesquels se resserre l'énorme paysage des Flandres, ou plutôt aux miroirs d'un diorama braqués sur une toile démesurée. De là, en s'allongeant à plat sur le rebord, l'œil suit l'écroulement à pic de la tour jusqu'à la première galerie, embrasse le diamètre du cadran de l'horloge, vaste somme l'arène d'un cirque, flotte aux courbes des contreforts, se pend aux crochets des pinacles, roule, glisse, ricoche comme un homme précipité dans le vertige d'un gouffre, et du pied du Beffroi rebondit enfin aux vagues solides d'une mer de toits, coupée d'espaces clairs qui sont les places et les rues, pareils aux courants de cette grande houle immobile.

Le tableau est merveilleux : aussi loin que va le regard, il ne rencontre que pignons, tourelles, aiguilles, dais, clochetons, émergeant de l'embriquement des tuiles rouges et des ardoises grises dans une pâleur lumineuse où s'électrisent des frissons de soleil. De nouveau s'atteste le prestige de cette lumière des Flandres, lavant d'une moiteur irisée les horizons, baignant les arêtes dans les ors et les moires, éteignant le lustre de la pierre sous une agonie de chaleur, pleuvant aux heures matinales en rosées d'arc-en-ciel sous lesquelles se dissout, s'ennuage et se fond la réalité solide comme aux mirages d'un songe. Ici on est comme au laboratoire même de ces merveilleuses alchimies ; on assiste à la for-



mation des vapeurs, ouvrières infatigables des illusions ; on les voit s'abattre sur les maisons, crever aux angles des rues, panteler aux chevets des églises, se déchirer aux aiguilles des tours, en laissant aller de leurs flancs une ondée scintillante et vermeille. Et dans cette incomparable atmosphère, dans ce paradis de clartés humides, aux prismes moelleusement brouillés et que les frottis légers du pastel pourraient seuls exprimer, sommeille, au murmure de ses canaux, la grande amazone glorieuse du passé, devenue la bonne vieille décrépite et chagrine du présent.

(LA BELGIQUE.)

